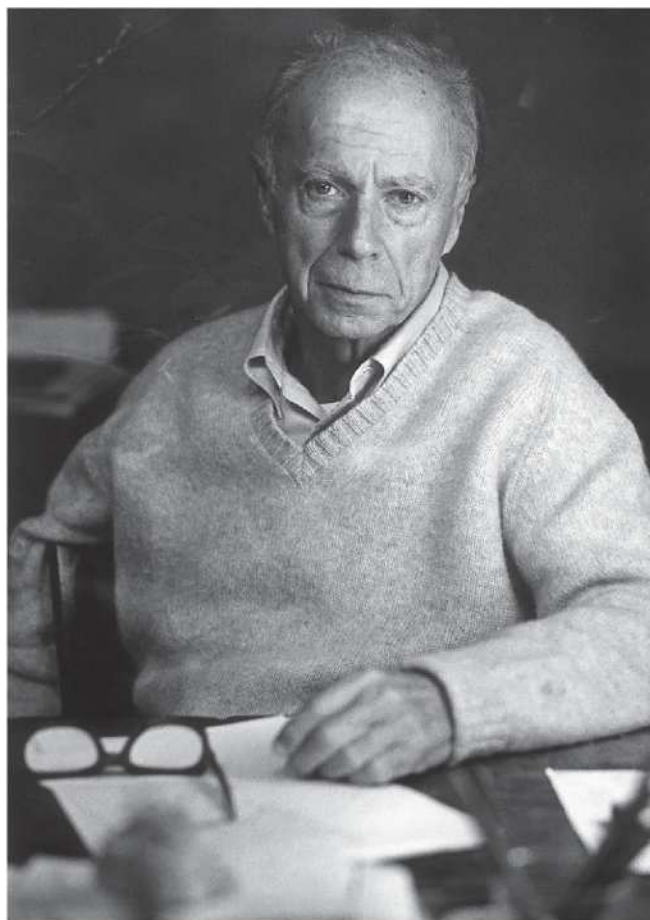


**CLAUDE SIMON**

**LES GÉORGIQUES**



Extrait de la publication  




# LES GÉORGIQUES

DU MÊME AUTEUR



- LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.  
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.  
LE VENT. TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE BAROQUE,  
roman, 1957 ("double", n° 85).  
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).  
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).  
LE PALACE, roman, 1962.  
HISTOIRE, roman, 1967 ("double", n° 86).  
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.  
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.  
TRIPTYQUE, roman, 1973.  
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.  
LES GÉORGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).  
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.  
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.  
L'INVITATION, 1987.  
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).  
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.  
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).  
ARCHIPEL et NORD, 2009.  
QUATRE CONFÉRENCES, 2012.
- Aux Éditions Maeght :*
- FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró)  
*tirage limité*, 1966, *épuisé*.  
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.  
Préface de Denis Roche), 1992.
- Aux Éditions Skira :*
- ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations),  
« Les sentiers de la création », 1970, *épuisé*.
- Aux Éditions Rommerskirchen :*
- ALBUM D'UN AMATEUR, 1988, *tirage limité*.
- Aux Éditions L'Échoppe :*
- CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, 1994.

CLAUDE SIMON

# LES GÉORGIQUES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 1981/2006 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Extrait de la publication

*à Réa*





Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme par conséquent.

J.-J. Rousseau (*Les Confessions*)



La scène est la suivante : dans une pièce de vastes dimensions un personnage est assis devant un bureau, l'une de ses jambes à demi repliée sous son siège, le talon du pied soulevé, le pied droit en avant et à plat, le tibia formant avec la cuisse horizontale un angle d'environ quarante-cinq degrés, les deux bras appuyés sur le rebord du bureau, les mains tenant au-dessus une feuille de papier (une lettre ?) sur laquelle les yeux sont fixés. Le personnage est nu. Quoique d'un certain âge, comme en témoigne l'empâtement du visage aux traits épais, aux bajoues prononcées, la pratique régulière d'exercices physiques sans doute, comme certains cavaliers ou certains militaires, a conservé au corps une robuste musculature dont, malgré l'embonpoint, on peut suivre les saillies sous la couche de graisse, les plis du ventre eux-mêmes s'étagant, puissants, comme chez ces vieux lutteurs dont le poids, loin de gêner la force, y ajoute encore. Un second personnage plus jeune, nu lui aussi, se tient debout de l'autre côté du bureau, dans la pose classique de l'athlète au repos, le poids du corps portant sur la jambe gauche, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche replié serrant contre la poitrine un carton rectangulaire sur lequel la main vient se refermer. Chez lui également une pratique constante des exercices physiques a

développé une forte musculature, pour l'instant sans défauts. On voit se gonfler le biceps du bras replié. Le torse, dont les pectoraux et les abdominaux sont fermement dessinés, fait songer à ces plastrons des cuirasses romaines artistiquement modelés, reproduisant dans le bronze les détails d'une académie parfaite. Au bas du ventre, à peine renflé et glabre, le sexe court, terminé en tétine par le repli du prépuce, repose sur les bourses pleines des testicules qui le projettent légèrement en avant. Sous la peau fine, on peut suivre les parcours des veines, plus saillantes sur les avant-bras, le dos des mains, les tibias et les pieds qu'elles enserrent comme les racines d'un arbre. Le contraste entre la nudité des deux personnages et le décor, les meubles de style, confère à la scène un caractère insolite, encore accru par la facture du dessin exécuté sur une feuille de papier (ou une toile d'un grain très fin) à l'aide d'une mine de plomb soigneusement et constamment (de façon presque maniaque) réaffûtée par l'artiste au cours de son travail. De même que les corps nus sont dessinés avec une froideur délibérée détaillant des anatomies stéréotypées apprises sur l'antique, les objets qui les entourent, la pièce où se tiennent les deux personnages, sont figurés avec cette sécheresse qui préside à l'exécution des projets d'architectes proposant aux regards non pas des monuments déjà existants mais des combinaisons et des assemblages de formes nés de leur imagination, ne renvoyant qu'à eux-mêmes, et les lignes grises, d'une incroyable finesse, tirées au cordeau ou arrondies suivant des courbes parfaites, tracent des frontières non pas entre des solides (les chairs, le bois, le marbre) et l'air qui les entoure, mais entre des surfaces blanches qui s'emboîtent selon

leurs inflexions ou leurs angles. Il est évident que la lecture d'un tel dessin n'est possible qu'en fonction d'un code d'écriture admis d'avance par chacune des deux parties, le dessinateur et le spectateur. Ainsi, de même qu'en géométrie descriptive il est convenu que deux droites qui se croisent signifient – et non pas représentent – l'existence d'un plan, l'espace qu'enferment les murs est simplement suggéré par quelques traits indiquant les arêtes des dièdres qu'ils forment entre eux ou avec le plafond, ou encore le carrelage dont le dessin apparaît dans une perspective rigoureusement calculée. Au-dehors, par les rectangles des hautes baies, on aperçoit une longue façade (celle de quelque palais sans doute) aux trois rangées de fenêtres surmontées de frontons (triangulaires au premier étage, en arc de cercle au second, les fenêtres du troisième et dernier étage étant entourées d'un simple bandeau en saillie), dessinée elle aussi avec la patiente et méticuleuse précision d'une élévation, seulement au trait, le tout (de même que les meubles, le bureau, le fauteuil) sans ombres, celles-ci étant réservées au rendu des muscles sur les deux corps nus qui prennent dans ce cadre d'épure un relief d'autant plus bizarre qu'aucune ombre non plus ne s'étend à leurs pieds, comme s'ils se trouvaient là, marmoréens et bosselés, semblables à des personnages détachés d'un bas-relief et collés ensuite sur la feuille de papier et non pas assis sur un siège ou debout sur le carrelage au froid décor géométrique. Il semble que l'artiste, suivant une sélection personnelle des valeurs, ait cherché, dans la scène proposée, à nettement différencier les divers éléments selon leur importance croissante dans son esprit comme en témoignent les factures particulières

dans lesquelles il les a traités, soit, premièrement : les objets inanimés (outre le carrelage, les murs, les meubles, les fenêtres et le paysage extérieur, on peut voir aussi, figurés de la même manière, c'est-à-dire au trait : une grande carte ancienne suspendue sur l'un des panneaux, avec sa rose des vents, ses chaînes de montagnes en formes de taupinières, les contours déchiquetés d'une côte aux caps rocheux, ses fleuves sinueux et branchus – et aussi une grosse mappemonde, entourée à l'équateur d'un anneau zodiacal et montée sur un socle à trois pieds) ; deuxièmement : la chair, les corps aux muscles, aux veines et aux accidents soigneusement dessinés et ombrés, tout entiers semblables à des marbres grisâtres ; troisièmement enfin : les têtes des deux personnages qui sont non plus simplement dessinées et ombrées mais peintes à l'aide de couleurs broyées à l'huile, exactement comme s'il s'agissait de statues dont un plaisantin aurait entrepris de colorier les visages et les coiffures à l'imitation de la chair véritable et des cheveux. Pour l'un d'eux, celui qui se tient debout de l'autre côté du bureau (en dépit de l'existence d'un siège qui semble être là pour accueillir les visiteurs), la couche de peinture appliquée sur le marbre s'arrête un peu au-dessous du menton. Ses cheveux très noirs sont ramenés sur les tempes en mèches comme plaquées par un coup de vent qui l'aurait assailli par-derrière. Son visage, aux traits déjà durs quoique juvéniles, est impassible, dissimulant peut-être une vague ironie ou un vague mépris. Sa tête est légèrement rejetée en arrière, dans une position réglementaire dont il semble exagérer à dessein la raideur. Il émane de lui quelque chose d'à la fois servile et hautain, sans doute la réaction instinctive

d'un homme jeune en présence d'un personnage plus âgé et plus important. Sur ce dernier, assis au bureau, le travail de coloriage a été plus poussé. Non content de peindre le visage puissant et sanguin, un peu congestionné, l'épaisse chevelure châtain qui commence à grisonner, l'artiste, poursuivant plus loin, a habillé les épaules d'une tunique bleu roi, au col montant et rouge, sur lequel retombe la forte crinière. La couche de peinture bleue s'arrête net (hormis quelques dérapages du pinceau) au-dessus des mamelons, et la tunique est ornée d'épaulettes aux franges dorées qui pendent sur les bras à la chair grisâtre, nue jusqu'aux mains que le coloriste a pour ainsi dire gantées de peau humaine, légèrement rougeaude aussi, surtout vers l'extrémité des doigts qui se serrent sur la feuille de papier d'un blanc jaunâtre, peinte avec une minutie en trompe-l'œil, avec les faibles ombres résultant des pliures du papier et les lignes d'écriture tracées d'une encre couleur rouille. Il est significatif que les deux visages ne soient pas seulement esquissés, comme le fait d'habitude un peintre lorsqu'il commence un tableau, posant ici et là quelques rapides touches de couleur pour établir l'harmonie générale, quitte à revenir sur telle ou telle partie, la reprendre même entièrement selon l'évolution de l'œuvre en train : tout au contraire, la facture de chacun d'eux est d'un « fini » poussé jusque dans les moindres détails (par exemple une verrue sur le bord de l'une des narines du personnage assis) et qui indique que l'artiste n'y changera plus rien. En outre, quoique la vaste pièce ne prenne jour que par les trois hautes fenêtres situées d'un même côté, la lumière diffuse (à l'opposé, entre autres, des éclairages réalistes et contrastés de certains peintres hol-

landais) contribue encore à l'insolite de la scène, baignant les visages de toutes parts, comme celle, artificiellement répartie, qui tombe des verrières des ateliers d'artistes où, dans le silence, posent sur des estrades les modèles nus dont les flancs respirent calmement sans déranger l'immobilité de leurs corps figés dans des poses de statues devant des paravents drapés de serges vertes. Ceci ajouté à l'absence de toute autre couleur (tant sur les corps ombrés que sur le fond, les meubles) et au fait que l'artiste a poussé aussi loin que faire se peut la finition des parties peintes (seul un bleu léger, un simple frottis, plus indicatif que représentatif, a été passé au-dessus du dessin minutieux de l'architecture sur laquelle ouvrent les fenêtres, et sans même remplir la partie supérieure de celles-ci) semble confirmer qu'il ne s'agit pas là d'une toile inachevée, mais d'une œuvre considérée par son auteur comme parfaitement accomplie et où, par la vertu de la couleur, sont volontairement privilégiés et distingués de leur contexte les deux visages, les épaulettes dorées, les mains du personnage assis et la lettre qu'il est en train de lire.

Toutefois, un examen plus attentif de l'image donne à penser que son auteur a hésité quant au moment de l'épisode qu'il a choisi de mettre en scène. On peut voir en effet (quoiqu'elle ait été soigneusement gommée et apparaisse maintenant d'un gris très pâle, comme fantomatique) que la main droite du personnage assis a été primitivement dessinée dans une position différente : détachée de la lettre que continue à tenir l'autre main, elle se soulève un peu, les doigts à demi déployés en éventail, dans un geste à la fois négligent et impérieux, comme



celui de quelqu'un qui congédie un inférieur ou un importun, l'index en direction de la porte. La question subsiste cependant de savoir si ce geste (ce congédiement) se place avant que le destinataire ait pris connaissance de la teneur de la lettre (que l'autre personnage à l'expression légèrement narquoise en dépit de son attitude respectueuse semble déjà connaître), ou pendant sa lecture, ou après, afin de préserver sa solitude pour la lire encore car, tandis qu'il continue à agiter mollement sa main, l'homme assis ne relève pas la tête, le regard toujours fixé, comme hypnotisé, sur la feuille de papier dépliée.



I



Il a cinquante ans. Il est général en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie. Il réside à Milan. Il porte une tunique au col et au plastron brodés de dorures. Il a soixante ans. Il surveille les travaux d'achèvement de la terrasse de son château. Il est frileusement enveloppé d'une vieille houppelande militaire. Il voit des points noirs. Le soir il sera mort. Il a trente ans. Il est capitaine. Il va à l'opéra. Il porte un tricorne, une tunique bleue pincée à la taille et une épée de salon. Sous le Directoire il est ambassadeur à Naples. Il se marie une première fois en 1781 avec une jeune protestante hollandaise. À trente-huit ans il est élu membre de l'Assemblée nationale à la fois dans les départements du Nord et du Tarn. Pendant l'hiver 1807 il dirige le siège de Stralsund en Poméranie suédoise. Il achète un cheval à Friedland. C'est un colosse. Il écrit plaisamment à un ami qu'il a pris trop d'embonpoint pour sa petite taille de cinq pieds neuf pouces. En 1792 il est élu à la Convention. Il écrit à son intendante Batti de veiller à regarnir les haies d'épine blanche. Expulsé de Naples il doit affréter précipitamment un navire génois pour s'enfuir. Il s'associe avec un nommé Garrigou pour l'exploitation des mines de fer de la vallée de l'Aveyron. Il vote la mort du roi. Il est représentant du peuple en mis-

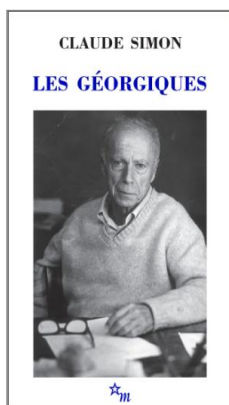
sion. Il porte un bicorne orné de plumes tricolores, un uniforme à parements rouges, des bottes à revers et une ceinture également tricolore. Le 16 ventôse de l'an III il entre au Comité de salut public. De Milan il règle le cérémonial de la visite de l'empereur dans le royaume d'Italie. En pleine Terreur il est élu secrétaire de la Convention et sauve une royaliste qu'il épousera en secondes noces. Un rapport dit de lui qu'il est d'une santé de fer et d'un courage à toute épreuve. Pendant plus d'un an il tient tête en Corse avec moins de douze cents hommes aux insurgés paolistes soutenus par les escadres de Hood et de Nelson. Il est blessé à la jambe à Farinole. Le navire sur lequel il s'est embarqué à Naples est capturé en mer par un corsaire turc. *Il bat en retraite avec son régiment à travers la Belgique. Pendant quatre jours il est impossible de desseller les chevaux.* En Poméranie il se plaint du froid, de sa santé et de ses blessures. Il est membre du premier Comité militaire de l'Assemblée législative. Il fait voter un décret punissant de mort les commandants des places assiégées qui les livreraient à l'ennemi. *Ils sont harcelés par l'aviation et le régiment subit de lourdes pertes.* Le corsaire turc le livre au bey de Tunis. Il siège au Conseil des Anciens. Il porte une toque bleu ciel, une cape blanche drapée, une ceinture rouge dont les pans retombent sur le côté, des bas et des souliers à boucles. Il prend la défense des Babouvistes. Il s'emploie à faire construire la route de Cahors à Albi. *Le soir du dimanche de la Pentecôte il repasse précipitamment la Meuse avant que les ponts sautent.* L'inspecteur général d'Orbey lui reconnaît de la fermeté, de l'instruction, des mœurs et de la conduite. Il est décoré de la croix de Saint-Louis. Il capture

et fait fusiller le chef des troupes paolistes. À Tunis il achète un étalon arabe auquel il donne le nom de Moustapha en souvenir de Sidi Moustapha, le beau-frère du bey, qui a adouci sa captivité. Il recommande à son intendante de faire beaucoup de fumiers. Avec Carnot et Dubois-Crancé il obtient le plus grand nombre de voix à l'élection du second Comité militaire. À son retour de Prusse il fait observer à S. M. Impériale qu'il l'a toujours servie avec dévouement et qu'il est le seul des généraux de la Grande Armée à n'avoir pas encore été fait comte ni doté. *La Meuse coule au fond d'une vallée encaissée aux rives escarpées et boisées. Une troupe de religieuses en cornettes aux ailes blanches et embarrassées par leurs longues jupes bleues traverse en courant le pont en même temps que les derniers cavaliers en retraite. Il fouette son cheval fourbu avec la dragonne détachée de la coquille de son sabre.* Son mauvais état de santé lui évite d'être nommé au commandement de l'artillerie d'une armée en Espagne. Il écrit à un ami que l'on n'y tirera pas un coup de feu et qu'il n'y a aucune gloire à gagner. Il est grand officier de la Légion d'honneur. Il donne à son intendante des instructions détaillées pour la mise en bouteilles de son vin. Il est envoyé en mission auprès de l'armée du Nord. Avec son collègue Choudieu il fait grâce aux deux mille Anglais de la garnison de Nieuport. Robespierre et plusieurs membres du Comité de salut public l'accusent d'indulgence. Il est sauvé par Thermidor. *Le soleil éclaire d'un jour frisant la main qui feuillette les cahiers format registre aux pages couvertes d'une écriture régulière.* Il est général en chef de l'artillerie de l'armée du Rhin. Il achète en Suisse une jument qu'il nomme La Fribourgeoise. Il fait

une inspection des places fortes de l'Italie du Nord. Il retire de la maison Gerit Wanhorsgstraten et Fils trois lettres de change, l'une de 3 669 livres payable le 10 ventôse an 14, la deuxième de 3 974 livres payable le 10 ventôse an 16, la troisième de 4 281 livres payable le 10 ventôse an 18. *La peau desséchée de la main est d'un ocre pâle, légèrement avivée de rose sur les saillies des os et sillonnée de milliers de rides, comme du crêpe georgette.* Il signe au nom du Comité de salut public la promotion de Pichegru au commandement des armées réunies de Moselle et du Rhin. Il joint ses félicitations personnelles au décret. Il exhorte les représentants à défendre la Meuse sans esprit de recul. *Les encolures des chevaux sont trempées par la sueur qui colle les poils couleur acajou en plaques sombres. Elle s'accumule en mousse grise là où frottent les rênes et sur les faces internes des cuisses.* En 1811 il est gouverneur militaire de Barcelone. Il écrit qu'il a eu une attaque d'apoplexie mais qu'il est complètement rétabli. Il écrit des vers pour une actrice. *Le dimanche de la Pentecôte a été très ensoleillé. Quand ils franchissent le pont le fond encaissé de la vallée est déjà envahi par l'ombre.* Sa première femme meurt après avoir donné naissance à un fils au château de Saint-M... En arrivant en Corse il écrit avec bonne humeur à la Convention Je me rends à Calvi, j'y apporte avec moi des grils à rougir les boulets, si les ennemis viennent nous attaquer ils ne nous prendront pas, dussé-je faire sauter la place et moi avec. À Milan sa seconde femme se fait suivre partout d'un petit nègre pré-nommé Salem qu'elle se préoccupe d'habiller à l'orientale avec un turban et des pantalons bouffants. Elle se coiffe à la grecque pour imiter José-



phine de Beauharnais à qui l'on dit qu'elle ressemble. *À son arrivée à Barcelone il s'engage dans les milices populaires. Il combat pendant l'hiver sur le front d'Aragon. Il fait la campagne de Belgique. Il fait la campagne de Hollande. Il fait la campagne de Suisse. Il fait deux campagnes en Italie. Il fait la campagne de Prusse. Il conduit le siège d'Ostalrich, en Espagne, quand sa santé déclinante l'oblige à quitter le service. Un vol noir de corneilles tournoie au-dessus de la terrasse dans un lent battement d'ailes et un tapage de cris discordants. Il est fatigué. Il ferme les yeux. La tache lumineuse du registre aux pages éclairées par le soleil reste imprimée sur sa rétine. Sous ses paupières fermées il voit un rectangle rose se détachant sur un fond pourpre. Le rectangle dérive lentement vers la droite.* Retenu au loin pendant près de vingt ans par ses fonctions politiques, ses missions aux armées et ses commandements il ne peut faire chez lui que de brèves et rares apparitions séparées parfois par plusieurs années. Il est dénoncé au Comité de salut public par la Société populaire de Bastia qui l'accuse d'avoir réuni des troupes à Calvi pour sa sécurité personnelle. Au nom du Comité de salut public il écrit aux généraux Jourdan, Moreau, Lechère et Kellermann qu'il ne peut pratiquement leur fournir ni mulets, ni chevaux, ni numéraire, ni vivres, ni fourrages. Il les incite à prendre ce dont ils ont besoin à l'ennemi. De partout où il se trouve il écrit de longues lettres à son intendante Batti pour lui prescrire en détail selon les saisons les travaux à faire sur les terres de son domaine. Il se plaint de l'état des routes en Italie où il brise à la fois ses reins et ses voitures. Il est chevalier de l'ordre de la Couronne de fer. Il se réjouit de l'arrestation de



Cette édition électronique du livre  
*Les Géorgiques* de Claude Simon  
a été réalisée le 27 mai 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707319500).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
Photo © Roland Allard / Agence VU.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707327437

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Extrait de la publication